BnF Gallica

Lettres à Lucilius (les 16 premières) / Sénèque ; traduction française, par P.-D. Bernier,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Sénèque (0004 av. J.-C.-0065). Lettres à Lucilius (les 16 premières) / Sénèque ; traduction française, par P.-D. Bernier,.... 1887.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

8° R
8146

LIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

108

SÉNÈQUE

LETTRES A LUCILIUS

(LES SEIZE PREMIÈRES)

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

P. D. BERNIER

LICENCIÉ ÈS LETTRES
PRÊTRE DE SAINTE-MARIE DE TINCHEBRAY (ORNE)

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR
RUE CASSETTE, 15

1887

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SÉNÈQUE

LETTRES A LUCILIUS

(LES SEIZE PREMIÈRES)

8°R
8146

PROPRIÉTÉ DE

ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

SÉNÈQUE

LETTRES A LUCILIUS

(LES SEIZE PREMIÈRES)

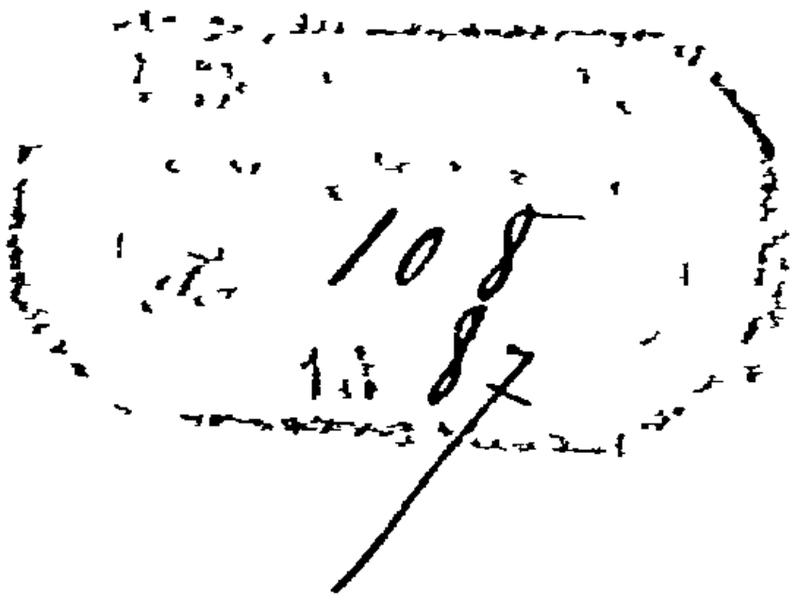
TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

P.-D. BERNIER

LICENCIÉ ÈS LETTRES

PRÊTRE DE SAINTE-MARIE DE TINCHEBRAY (ORNE)



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR

RUE CASSETTE, 15

1887

SÉNÈQUE

LETTRES A LUCILIUS

I

Sur l'emploi du temps.

SOMMAIRE. — Le temps s'écoule et la mort approche. La perte du temps est honteuse et irréparable. Le moment est venu pour Lucilius de le ménager.

Oui, mon cher Lucilius, reprends possession de toi-même. Le temps que jusqu'ici tu te laissais enlever (par les affaires publiques), que tu te laissais dérober (par des frivolités) ou qui t'échappait, recueille-le et ménage-le. Sois-en persuadé, il en est comme je te le dis : certains de nos instants nous sont arrachés (de force), d'autres nous sont ravis (par surprise), d'autres s'écoulent (à notre insu). Pourtant c'est une perte bien honteuse que

celle qui a pour cause la négligence; et réfléchis-y : la plus grande partie de la vie se passe à mal faire, une grande partie à ne rien faire, et la totalité à faire autre chose que ce que l'on devrait faire. — Trouve-moi donc un homme qui mette quelque prix au temps, qui sache estimer un jour et comprendre qu'il meurt à chaque instant. — Notre erreur, en effet, est de ne voir la mort que devant nous : elle est déjà derrière en grande partie; tout notre passé lui appartient. Agis donc, mon cher Lucilius, comme tu l'écris; recueille toutes tes heures : maître d'aujourd'hui, tu dépendras moins de demain. On diffère de vivre, et la vie s'écoule.

Tout nous est étranger, mon cher Lucilius; le temps seul est à nous : c'est l'unique bien, — bien fugitif et insaisissable, — dont la nature nous ait mis en possession, et le caprice du premier venu peut nous le soustraire. Or vois la folie des mortels : les objets les plus chétifs et les plus vils, dont au moins la perte est réparable, on se les laisse porter en ligne de compte lorsqu'on les a obtenus; mais le bienfait du temps, personne ne s'en croit redevable; — et pourtant c'est la seule obligation que la reconnaissance même ne puisse acquitter. Tu me demanderas peut-être : « Et toi qui donnes de si belles leçons, comment fais-tu? » Je te l'avouerai sans détour : comme un riche dépensier, mais exact (à tenir ses registres), je me rends compte de ma dépense. Je ne puis dire que je ne perds rien; mais ce que je perds, pourquoi et comment je le perds, je puis le dire; je suis en mesure d'expliquer les causes de ma pauvreté. Je suis dans le cas de la plupart des malheureux, ruinés sans qu'il y ait de leur faute. Tout le monde les excuse, personne ne les assiste. Où veux-je donc en venir? A mon avis, celui-là

n'est pas pauvre, qui, si peu qu'il lui reste, sait s'en contenter. Quant à toi, je préfère pourtant que tu ménages ton bien : le moment est venu de te mettre à l'œuvre. Nos ancêtres ont raison : « Tardive est l'économie qui porte sur le fond (du vase). » Car au fond (du vase) non seulement il reste peu, mais ce peu est ce qu'il y a de pire. Adieu.

II

Des voyages et de la lecture.

SOMMAIRE. — Ne pas lire en courant mille auteurs divers sans se fixer à aucun, comme le voyageur qui ne séjourne nulle part : — la multitude des livres dissipe l'esprit. Mais s'attacher à un petit nombre d'ouvrages et aux meilleurs, — en extraire le suc, — les digérer, — enfin mettre chaque jour, comme Sénèque, une pensée frappante en réserve pour la méditer : ainsi l'on profite de ses lectures.

Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien augurer de toi : « Tu ne cours pas çà et là; tu ne compromets pas ta sérénité par des déplacements (continuels). » Pareille agitation dénote une âme malade. Le premier caractère d'une âme bien réglée est, selon moi, de savoir se fixer et séjourner avec soi-même. Or, prends-y garde, la lecture d'un grand nombre d'auteurs et d'ouvrages de tout genre pourrait tenir aussi du caprice et de l'inconstance. Il faut t'arrêter à des écrivains choisis d'avance et te nourrir de leur substance, si tu veux y puiser des souvenirs durables. Être partout, c'est n'être nulle part. A ceux qui passent leur vie en voyages, qu'arrive-t-il? Ils se font beaucoup d'hôtes et pas un ami. Même chose arrivera nécessairement à qui ne lie commerce intime avec le génie d'aucun auteur, mais les effleure tous à la hâte, en courant. Aussitôt évacuée que reçue, la nourriture ne s'as-

simile ni ne profite au corps. Rien n'entrave la guérison comme le changement fréquent de remèdes. Une plaie ne se cicatrise pas tant qu'on y essaye de nouveaux appareils. L'arbre souvent transplanté reste sans vigueur. Il n'est chose si utile qui le soit en passant. La multitude des livres distrait l'esprit. Aussi, dans l'impuissance de lire tous ceux que tu pourrais avoir, il te suffit d'avoir ceux que tu pourras lire. — Mais, diras-tu, je me plais à feuilleter tantôt l'un, tantôt l'autre. — C'est le propre d'un estomac blasé d'aimer à goûter toutes sortes de mets. Cette variété, cette diversité le gâte au lieu de le nourrir. Aussi ne lis jamais que des auteurs estimés; et, si parfois il t'avait pris fantaisie de les quitter pour d'autres, reviens à eux. Prépare-toi chaque jour quelque nouvelle ressource contre la pauvreté, contre tous les autres fléaux. Dans les nombreuses pages que tu auras parcourues, choisis une pensée qui, ce jour-là, serve d'aliment à tes méditations (*littér.* pour la bien digérer). C'est ce que je fais moi-même. Dans la foule des choses que j'ai lues, je m'attache à un trait quelconque. Voici mon butin d'aujourd'hui. C'est chez Épicure que je l'ai rencontré, car j'ai coutume de m'introduire jusque dans le camp ennemi, non comme transfuge, mais comme éclaireur. *La belle chose,* s'écrie-t-il, *que la pauvreté joyeuse!* — Mais elle n'est plus pauvreté, si elle est joyeuse. N'est pas pauvre qui a peu, mais qui désire plus qu'il n'a. — Qu'importent à cet homme l'argent de ses coffres, le blé de ses greniers? Que lui fait le nombre de ses troupeaux, le chiffre des intérêts qu'il touche, s'il dévore des yeux le bien d'autrui, s'il supputé, non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il voudrait acquérir? — Quelle est donc, demandes-tu, la mesure de la richesse? — D'abord le nécessaire, ensuite le suffisant. Adieu.

III

Du choix des amis.

SOMMAIRE. — Avoir en son ami la même confiance qu'en soi-même; mais ne donner le titre d'ami qu'après mûr examen.

Tu m'écris que le porteur de tes lettres est ton ami, et puis tu me recommandes de ne pas m'ouvrir à lui sur tout ce qui te concerne, n'ayant pas toi-même l'habitude de le faire. Ainsi, dans la même lettre, tu affirmes qu'il est et qu'il n'est pas ton ami. Ce mot par lequel tu débutes n'est donc sous ta plume qu'une formule banale. Tu l'as appelé *ami,* comme nous appelons *honorables* tous les candidats, comme nous saluons du titre de *maître* le premier venu dont le nom nous échappe. Pour cela (pour le mot) passe! Mais si tu crois ton ami l'homme à qui tu n'accordes pas la même confiance qu'à toi-même, tu t'abuses grandement, et tu méconnais l'essence de la véritable amitié. Délibère sur toute chose avec ton ami, mais ne le choisis lui-même qu'après délibération. L'amitié formée, il faut de la confiance; avant de la former, il faut du discernement. Ceux-là prennent au rebours et intervertissent les devoirs, qui, à l'encontre des préceptes de Théophraste, jugent lorsque déjà ils aiment, et n'aiment plus lorsqu'ils ont jugé. Demande-toi longtemps si tu dois accueillir tel ou tel comme ami; une fois décidé, ouvre-lui ton âme tout entière et

parle avec lui aussi hardiment qu'avec toi-même. Sans doute tu devras vivre de telle sorte que tu n'aies rien à t'avouer que tu ne puisses avouer, même à ton ennemi; mais, comme il survient de ces choses dont la coutume fait des secrets, avec ton ami du moins mets en commun tous tes soucis, toutes tes pensées. Le croire fidèle, c'est l'obliger à l'être. Plus d'un, en effet, apprend à tromper, en craignant de se laisser tromper; plus d'un, par ses soupçons, donne aux autres le droit de mal faire. Quoi! j'aurais des secrets à garder vis-à-vis de mon ami! Avec lui je ne me croirais pas seul! Ce qui ne devrait être confié qu'aux amis, il est des gens qui le content à tout venant; toute oreille leur convient pour se décharger du secret qui les brûle. D'autres, en revanche, redoutent de s'ouvrir à leurs amis les plus chers, et disposés, s'ils le pouvaient, à ne se pas fier à eux-mêmes, ils enfouissent leurs moindres secrets au plus intime de leur âme. Fuyons ces excès. Se livrer à tout le monde et ne se fier à personne, voilà bien deux défauts; seulement, pour moi, l'un est plus honorable et l'autre plus sûr. Ainsi l'on doit blâmer également dans un homme la perpétuelle mobilité et la perpétuelle quiétude.

Mobilité tumultueuse n'est pas activité, mais fièvre et vagabondage d'esprit. Quiétude qui fuit tout mouvement comme une fatigue n'est pas repos, mais énervement et langueur.

Voici là-dessus ce que j'ai lu dans Pomponius. Je le livre à tes réflexions : *Certains se sont tellement réfugiés dans les ténèbres, que tout leur semble trouble en plein jour*. Il faut savoir concilier ces deux états : qu'au repos succède l'action, qu'à l'action succède le repos. Consulte la nature : elle te dira qu'elle a fait également et le jour et la nuit. Adieu.

IV

De la crainte de la mort.

SOMMAIRE. — Le véritable moyen de rendre la vie agréable est de se disposer à la quitter librement et sans regrets.

Continue à suivre la voie dans laquelle tu es entré, et hâte-toi le plus possible, afin de jouir plus longtemps de la réforme et de l'harmonie de ton âme. Sans doute il y a déjà jouissance à réformer son âme et à y remettre l'ordre; mais pourtant, bien autre est le plaisir de la contempler pure de toute souillure et dans tout son éclat. Tu t'en souviens, grande fut ta joie le jour où, quittant la prétexte pour la robe virile, tu fus conduit solennellement au Forum : eh bien! plus grande sera celle du jour où, te dépouillant de ton âme d'enfant, la philosophie t'inscrira parmi les hommes. En effet, l'enfance nous abandonne; mais, ce qui est pire, la puérilité nous reste. Et, pour comble de malheur, nous joignons à l'autorité du vieillard les vices de l'enfant, voire même du petit enfant. L'enfant a des craintes frivoles, les petits enfants des craintes chimériques; nous avons les unes et les autres, — Avance seulement un peu (dans la sagesse), et tu comprendras que certains maux sont d'autant moins à

craindre qu'ils sont plus redoutés. Nul mal n'est grand qui vient le dernier (après lequel il n'y a plus rien à craindre). La mort approche. Elle te serait redoutable, si elle pouvait s'attacher à toi; mais non, elle doit nécessairement ou ne pas t'atteindre ou te dépasser. — Il est difficile, dis-tu, d'amener son âme au mépris de la vie. — Tu ne vois donc pas pour quels sujets futiles on la méprise? L'un se pend à la porte de son amante; l'autre se précipite du toit pour se soustraire aux réprimandes d'un maître emporté; le fugitif, plutôt que de se laisser ramener au logis, se passe un poignard au travers des entrailles. Crois-tu que le courage ne ferait pas ce que fait l'excès de la crainte? — Point de vie exempte d'inquiétude pour celui qui songe à la prolonger outre mesure, et qui met au nombre des grands biens celui de compter beaucoup de consuls. Dans tes méditations quotidiennes vise à te mettre en état de quitter sans regret une vie à laquelle tant de gens s'accrochent et se retiennent, comme les malheureux que le torrent emporte s'accrochent aux ronces et aux aspérités du roc. La plupart flottent misérables entre la crainte de la mort et les tourments de la vie : ils ne veulent pas vivre et ne savent pas mourir. Fais-toi donc une vie agréable en déposant toute inquiétude à son sujet. La possession d'aucun bien n'est une jouissance, si l'on n'est résigné à le perdre.

Or quelle perte est moins pénible que celle qui ne peut être suivie de regrets? Ainsi encourage-toi, endurcis-toi contre tous les maux à l'abri desquels ne sont pas même les plus puissants. Qui condamna la tête de Pompée? un eunuque et un enfant en tutelle. Qui décida des jours de Crassus? un Parthe insolent et cruel. Caïus César livra la tête de Lépidus au glaive du tribun Dexter. La sienne

tomba sous le glaive de Chéréa. A quelque faîte que la fortune ait porté un mortel, elle lui demeure toujours aussi redoutable qu'elle lui a permis de l'être aux autres. Ne te fie pas à la tranquillité dont tu jouis. En un moment la mer est bouleversée. Le même jour, à la même place les navires se jouent et puis sont engloutis. Songes-y, le glaive d'un brigand ou d'un ennemi peut menacer ta poitrine.

Je te suppose à l'abri des coups d'un plus puissant que toi, tout esclave a sur ta personne droit de vie et de mort. Oui, quiconque méprise sa propre vie est maître de la tienne. Rappelle-toi tous ces infortunés qui ont péri égorgés dans leurs maisons, victimes de la force ouverte ou de la ruse, et tu verras que la colère des esclaves a commis autant de meurtres que celle des rois. Que t'importe donc la puissance de celui que tu redoutes, quand le premier venu est capable de ce que tu crains. — Mais, diras-tu, si par hasard je tombe aux mains de l'ennemi, le vainqueur me fera conduire... — Là précisément où la nature te mène. — Pourquoi t'abuser toi-même? Pourquoi comprendre seulement d'aujourd'hui ce que tu supportais depuis si longtemps? Oui, je te le dis : depuis le jour où tu es né, tu te laisses mener à la mort. Telles sont les réflexions qui doivent occuper notre âme, si nous voulons attendre en paix cette dernière heure dont la crainte rend toutes les autres inquiètes.

Mais, pour terminer ma lettre, voici la maxime dont j'ai fait choix aujourd'hui. Elle vient encore d'un jardin qui n'est pas le mien : *C'est une grande richesse que la pauvreté réglée d'après la loi de la nature.* Or sais-tu à quoi elle borne nos besoins? à n'avoir ni faim, ni soif, ni froid. Pour apaiser la faim et la soif, il n'est pas néces-

saire de se morfondre à la porte des grands, d'essuyer leur regard dédaigneux et l'outrage même de leur apparente douceur; il n'est pas nécessaire d'affronter les dangers de la mer et des camps. Ce que la nature demande est facile à trouver; nous l'avons à notre portée. C'est pour le superflu que l'on verse des sueurs; c'est pour le superflu que l'on use sa toge (dans les fonctions civiles), que l'on est contraint de vieillir sous la tente, que l'on va se briser sur les rivages étrangers. Le suffisant est sous notre main. Celui qui s'arrange bien de la pauvreté est riche. Adieu.

V

Manière de vivre du vrai philosophe.

SOMMAIRE. — Le vrai philosophe vise à la perfection et non à la singularité; il cherche à vivre non autrement, mais mieux que le vulgaire.

Tu étudies sans relâche et tu t'appliques exclusivement à te rendre meilleur chaque jour; je t'en félicite et je m'en réjouis; je t'engage à persévérer; qui plus est, je t'en prie. Seulement, je t'en avertis, ne fais pas comme certains qui visent moins à s'amender qu'à se faire remarquer; n'affecte rien dans ton extérieur, dans ton genre de vie, qui sente la singularité. Point de mise repoussante (trop austère), de chevelure épaisse, de barbe mal peignée; point d'aversion ostensible pour l'argent, de lit sur la terre nue; rien enfin de ce qui tend à la considération par une voie qui n'atteint pas le but. Le nom même de philosophe, encore qu'il soit porté modestement, est déjà assez exposé à l'envie. Que sera-ce, si nous nous mettons à rompre avec les usages reçus dans la société? Au dedans, que tout soit différent; pour le dehors, soyons comme tout le monde. Que la toge ne soit ni trop éclatante ni malpropre. N'ayons pas d'argenterie où s'incrustent les ciselures d'or massif; mais ne plaçons pas la frugalité dans

le manque d'or et d'argent. Faisons en sorte que notre vie vaille mieux que celle du vulgaire, sans le contrarier. Autrement nous rebutons et nous détournons de nous ceux que nous voulons amender. Et qu'arrive-t-il encore? On ne consent à nous imiter en rien, de peur d'être forcé de nous imiter en tout. D'abord la philosophie fait profession d'enseigner la façon de penser communément reçue, les bonnes manières, la sociabilité. C'est manquer à ses premiers engagements que de se singulariser. Prenons garde que les faits et gestes par lesquels nous voulons surprendre l'admiration ne jettent sur nous du ridicule et de l'odieux. En effet, notre but est de vivre selon la nature. Or il est contraire à la nature de tourmenter son corps, de haïr la parure simple, d'affecter la malpropreté, de préférer les mets, je ne dis pas grossiers, mais sales et répugnants. De même qu'à rechercher les aliments délicats, il y a sensualité, ainsi à s'interdire les aliments communs et de bas prix, il y a démence. Qu'exige la philosophie? la frugalité, non la gêne; mais la frugalité peut bien ne pas exclure l'élégance. Cette mesure (ce juste milieu) me plaît. Que notre vie tienne la balance entre les bonnes mœurs et les mœurs publiques. Qu'elle frappe les regards de tous, mais que tous s'y reconnaissent. — Quoi donc! me diras-tu, nous ferions comme les autres? Point de différence entre eux et nous? — Grande sera la dissemblance entre nous et le vulgaire, et la reconnaîtra quiconque nous verra de près (et pour la reconnaître, il n'y aura qu'à nous examiner de près). Qu'en pénétrant dans notre maison, le visiteur admire plutot le maître que le mobilier. Celui-là est grand qui se sert de vases de terre comme de vases d'argent; mais (celui-là) ne l'est pas moins qui se sert de vases d'argent comme de vases de

terre. — C'est le propre d'une âme faible de ne pouvoir supporter les richesses.

Quant au modeste gain de la journée que j'ai à partager avec toi, le voici. J'ai trouvé chez Hécaton, l'un des nôtres, que l'extinction des désirs est un remède efficace, même contre la crainte : *Tu cesseras de craindre,* dit-il, *si tu cesses d'espérer.* — Quel rapport, diras-tu, entre sentiments si contraires? — Eh bien! mon cher Lucilius, tout différents qu'ils semblent, ils se tiennent pourtant. La même chaîne unit le soldat et le prisonnier ; ces passions si opposées marchent du même pas. La crainte suit l'espérance. A cela rien d'étonnant. Toutes les deux sent de l'incertitude, toutes les deux de l'inquiétude avec laquelle nous attendons l'avenir. Mais la principale cause de l'une et de l'autre, la voici : au lieu de nous attacher au présent, nous lançons nos pensées vers les temps qui sont loin encore. Ainsi la prévoyance, le plus précieux des bienfaits dévolus à l'humanité, se tourne pour elle en fléau. A la vue du danger, les bêtes fauves s'enfuient; le danger passé, leur sécurité renaît.

Mais nous, le futur et le passé nous tourmentent également. Nos nombreux privilèges nous deviennent nuisibles. La mémoire réveille, la prévoyance hâte les angoisses de la crainte. Personne ne se contente des misères du présent. Adieu.

VI

De la véritable amitié.

SOMMAIRE. — La véritable amitié n'existe qu'entre personnes recherchant ensemble la vertu. Les amis doivent donc s'enseigner réciproquement les moyens de s'amender.

Je m'aperçois, Lucilius, que je m'amende, et, qui plus est, que je me transforme. Je ne garantis ni ne présume encore qu'il ne reste en moi rien à changer. Comment n'aurais-je pas beaucoup à redresser, beaucoup à réduire, beaucoup à relever? C'est même pour notre âme une preuve de son amélioration que de reconnaître en elle des défauts jusqu'alors ignorés. Il est des malades que l'on félicite de se sentir enfin malades. Aussi désirerais-je te faire participer au changement subit que j'éprouve. Alors je commencerais à avoir une confiance plus assurée dans notre amitié, cette véritable amitié que ni l'espérance, ni la crainte, ni le souci de l'intérêt personnel ne parviennent à rompre, — cette amitié avec laquelle on meurt et pour laquelle on sait mourir. Je te nommerai beaucoup de gens à qui, non les amis, mais l'amitié a fait défaut. Cela ne peut arriver quand une égale inclination à désirer le bien porte les âmes à s'unir. Pourquoi cela ne peut-il arriver? Parce qu'ils savent qu'entre eux tout est com-

mun, l'adversité plus que le reste. Tu ne peux concevoir quel changement progressif je constate en moi chaque jour. — Envoie-nous, me dis-tu, ce remède dont l'épreuve t'a si bien réussi. — Certes, j'aspire à le transfuser tout entier en ton âme, et si je me réjouis d'apprendre, c'est pour enseigner. Nulle connaissance ne me charmera jamais, quelque excellente et salutaire qu'elle soit, si je l'acquiers pour moi seul. L'on m'offrirait la sagesse, à condition de la tenir cachée et de ne la pas communiquer, je la refuserais. Point de bien dont la possession soit agréable, si elle n'est partagée. Aussi t'enverrai-je les livres mêmes; et pour que tu n'aies pas trop de peine à chercher çà et là les passages qui devront te servir, j'y mettrai des annotations; ainsi tu iras directement aux endroits que j'approuve et que j'admire. Plus utiles cependant que les discours écrits, te seront la conversation et le commerce familier de ton ami. Il faut que tu viennes en personne : d'abord, les hommes s'en rapportent plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles; ensuite long est le chemin des préceptes, bref et sûr celui des exemples. Cleanthe n'eût pas reproduit Zénon s'il n'avait fait que l'entendre. Il fut mêlé intimement à sa vie, pénétra ses secrets, et observa s'il vivait d'après ses maximes.

Platon, Aristote et toute cette foule de sages qui devaient marcher par des chemins si divers, profitèrent plus des mœurs de Socrate que de ses leçons. Métrodore, Hermaque et Polyénus, ces grands hommes, durent moins aux préceptes d'Épicure qu'à son intimité. Et, si je t'appelle ici, ce n'est pas seulement pour que tu profites, mais pour que tu me rendes service; nous nous serons l'un à l'autre de la plus grande utilité.

Maintenant, puisque je te dois mon petit tribut journalier, je te dirai ce qui aujourd'hui m'a charmé chez Hécaton : *Tu me demandes*, dit-il, *quel profit j'ai fait. — Je suis devenu l'ami de moi-même.* Il a beaucoup gagné : jamais il ne sera seul. Cet homme, sache-le, est l'ami de tous. Adieu.

VII

Qu'il faut éviter la foule.

SOMMAIRE. — Fuyons la foule, car nous prenons chez elle, à notre insu, l'empreinte de quelque vice. Fréquentons les gens que nous pouvons rendre meilleurs ou qui peuvent nous rendre tels nous-mêmes.

Que dois-je, à ton avis, le plus éviter, me demandes-tu? — La foule. En effet, tu ne saurais encore t'y exposer sans danger. Pour moi, du moins, je t'avouerai ma faiblesse. Je n'en rapporte jamais les sentiments que j'y ai portés. Toujours quelque passion que j'avais pacifiée se réveille, quelque vice que j'avais chassé reparaît. Ce qui arrive à certains malades réduits par un long état de faiblesse à ne pouvoir sans malaise être portés dehors, nous arrive également, à nous dont les âmes relèvent d'une longue maladie. Funeste nous est le commerce avec le grand nombre. Là personne qui ne prêche le vice, qui ne l'autorise par son exemple, qui ne nous l'imprime ou ne nous en tache, pour ainsi dire, à notre insu. Et certes, plus nombreuse est la foule à laquelle nous nous mêlons, plus grand est le danger. Mais rien n'est pernicieux aux bonnes mœurs comme d'aller perdre son temps à quelque spectacle; là, en effet, par l'attrait de la volupté, les vices s'insinuent plus facilement en nous. Que penses-tu que

je veuille dire ? — Je reviens plus avare, plus ambitieux, plus débauché, et même plus cruel, plus inhumain, pour avoir été au milieu des hommes.

Par hasard, je me suis trouvé au spectacle de midi ; je comptais sur des jeux, sur des facéties, sur quelque délassement qui repose les yeux de la vue du sang humain : loin de là ! Tous les combats précédents ont été œuvres de commisération. Maintenant plus de badinages, c'est l'homicide tout pur. Les gladiateurs n'ont plus rien pour se couvrir ; le corps tout entier est exposé aux coups, et pas un coup n'est perdu. Voilà ce que le grand nombre préfère aux couples de lutteurs ordinaires et même aux couples de faveur (réclamés par le peuple). Comment ne le préférerait-il pas ? Ni casque ni bouclier qui repousse le fer. A quoi bon les instruments de défense, les ruses de l'escrime ? Tout cela, purs retards pour la mort. Le matin, c'est aux lions et aux ours qu'on expose les hommes ; à midi, c'est aux spectateurs. Ceux qui ont tué sont mis aux prises avec d'autres qui les tueront, et l'on réserve les vainqueurs pour un nouveau massacre. Le sort de tous les combattants est la mort : le fer et le feu font la besogne.

Cela se passe pendant que l'arène est libre. — Mais cet homme a commis un vol ! qu'a-t-il donc mérité ? D'être pendu. — Il a tué ! Puisqu'il a tué, qu'on le tue : il l'a mérité. Mais toi, malheureux, qu'est-ce qui t'a valu d'assister à un pareil spectacle ? — « Tue, frappe, brûle ! (crie la foule). Pourquoi tant de lâcheté à fondre sur le fer ? Pourquoi si peu d'audace à immoler, si peu de grâce à mourir ? » Les fouets les poussent au-devant des blessures. Il faut que les adversaires offrent leurs poitrines nues à leurs coups réciproques.

Le spectacle est suspendu! Que des hommes s'égorgent, pour que l'on ne soit pas à rien faire!

Voyons (Romains)! ne comprenez-vous donc pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui les donnent? Rendez grâces aux dieux immortels : vous enseignez la cruauté à qui ne peut l'apprendre.

Il faut soustraire à l'influence populaire une âme tendre et encore peu affermie dans le bien. On passe aisément à l'avis du plus grand nombre. Les Socrate, les Caton et les Lélius eussent vu peut-être leur vertu ébranlée au contact de la foule avec laquelle ils faisaient contraste. Aussi personne d'entre nous, lorsque surtout nous travaillons encore à harmoniser notre âme, ne saurait supporter le choc des vices qui viennent à nous si bien escortés. Un seul exemple de luxe ou d'avarice fait beaucoup de mal. Un commensal aux goûts délicats peu à peu nous énerve et nous amollit. Un voisin riche irrite notre cupidité. Le contact d'un compagnon pervers communique la rouille du vice au cœur candide et simple. Qu'advient-il, dis-le moi, qu'advient-il des mœurs à qui tout un peuple donne l'assaut? Forcément, ou tu l'imiteras, ou tu le haïras : double écueil à éviter. Ne deviens pas semblable aux méchants, parce qu'ils sont le grand nombre; ne deviens pas l'ennemi du grand nombre, parce qu'il ne te ressemble pas. Retire-toi en toi-même, autant que possible. Fréquente ceux qui te rendront meilleur. Accueille ceux que tu peux toi-même rendre tels. Il y a ici réciprocité; en enseignant, l'on s'instruit.

Garde que la gloriole d'étaler ton esprit ne t'entraîne à te produire devant un pareil public pour lire ou pour disserter: ce que je t'engagerais à faire si ton esprit était à la mesure de cette foule; mais personne ne saurait te

comprendre, — hormis peut-être un ou deux auditeurs; encore devrais-tu les former et les dresser à t'entendre. — Eh! me diras-tu, pour qui donc ai-je appris tout cela? — Ne crains pas d'avoir perdu ta peine, si tu l'as appris pour toi.

Mais, afin de ne pas avoir appris pour moi seul aujourd'hui, je te ferai part de ce que j'ai trouvé : ce sont trois mots remarquables qui ont à peu près le même sens. L'un payera la dette de la présente lettre; reçois les deux autres comme avance. Démocrite a dit : *Un seul homme est pour moi tout le peuple, et tout le peuple un seul homme.* — Non moins belle, quel qu'en soit l'auteur (car on ne sait trop à qui l'attribuer), me semble la réponse de celui à qui l'on demandait : *A quoi bon tant de soin dans une œuvre d'art que si peu connaîtront? — Pour moi, c'est assez d'un petit nombre, assez d'un seul, assez d'aucun.* Remarquable également est ce troisième mot, adressé par Épicure à l'un de ses compagnons d'étude : *Ceci,* dit-il, *n'est pas pour la foule, mais pour toi; car nous sommes l'un à l'autre un assez grand théâtre.* Ces pensées, mon cher Lucilius, pénètres-en ton âme, afin de mépriser la jouissance qui s'attache à l'approbation de plusieurs. La multitude te loue. Eh! quel motif as-tu d'être content de toi, parce que tu es de ceux que la multitude comprend? C'est au dedans que tes bonnes qualités doivent tendre à briller. Adieu.

VIII

A quoi le sage doit employer ses soins dans la retraite.

SOMMAIRE. — Le sage dans la retraite peut être plus utile aux hommes que dans les affaires publiques, si, par ses écrits, il montre le droit chemin à ses contemporains et à la postérité.

« Tu m'ordonnes, dis-tu, d'éviter la foule, de me tenir à l'écart, de me contenter du témoignage de ma conscience! Que deviennent les préceptes de ton école, qui prescrivent de mourir dans l'action? » — Ce que tu me vois te conseiller pour le présent, je le fais. Si je me suis séquestré, si j'ai ferme ma porte, c'est afin d'être utile à un plus grand nombre. Aucun de mes jours ne s'écoule dans l'oisiveté. Je consacre même à l'étude une partie de mes nuits. Je ne me livre pas au sommeil, j'y succombe; et quand mes yeux, las de veiller, s'affaissent, je les retiens encore au travail. Je ne me suis pas seulement éloigné des hommes, mais des affaires, à commencer par les miennes; je fais les affaires de la postérité. C'est pour elle que je rédige quelques utiles conseils, que je confie au papier de salutaires avertissements, ou plutôt des recettes dont j'ai moi-même éprouvé l'heureuse efficacité sur mes

ulcères. Sans doute ils ne sont pas parfaitement guéris, mais ils ont cessé de gagner du terrain. Le droit chemin, que j'ai connu tard, et lorsque j'étais las de m'égarer, je le montre aux autres. Je leur crie : « Évitez ce qui plaît au vulgaire, ce que le hasard assigne. En face de tout bien fortuit, arrêtez-vous défiants et craintifs. Gibier et poissons se laissent tromper par l'appât qui les allèche. Ce que vous appelez présents de la fortune, ce sont des pièges. Voulons-nous vivre à l'abri de ses coups, évitons, autant que possible, ces dons enduits de glu qui nous trompent. Malheureuses dupes, nous croyons prendre et nous sommes attrapés. Les abîmes, voilà où mène cette course folle. Le terme de cette situation dominante, c'est la chute. Impossible de s'arrêter dès qu'une fois la prospérité nous entraîne hors la voie. Ou ne marcher que par le droit chemin, ou tomber une fois pour toutes. Ainsi la fortune ne culbute point, elle courbe et heurte violemment.

« Voici donc le régime à suivre, le régime sain et salutaire : n'avoir pour le corps que la complaisance exigée par la santé. Il faut le traiter durement, de peur qu'il ne regimbe contre l'âme. Que le manger apaise sa faim, que le boire étanche sa soif, que le vêtement le garantisse du froid, que la maison le mette à l'abri des atteintes nuisibles. Mais que cette demeure soit faite de gazon ou de marbres variés venus des pays étrangers, il n'importe : l'on est, sachez-le, aussi bien à couvert sous le chaume que sous l'or. Méprisez tous ces fruits d'un vain travail qu'on appelle ornements et décorations. Songez-y, rien n'est admirable que l'âme ; et pour une grande âme, rien n'est grand. »

Me parler ainsi à moi-même, parler ainsi à la postérité, ne te semble-t-il pas plus utile que de descendre au

Forum pour cautionner un client qui réclame assistance, apposer mon sceau sur les tablettes d'un testament, ou, dans le sénat, prêter à un candidat ma voix et mon geste. Crois-moi, tels qui paraissent ne rien faire, font les grandes choses; ils s'occupent à la fois de l'humain et du divin.

Mais il faut finir, et, selon mon engagement, payer mon tribut pour cette lettre. Ce ne sera pas de mon fonds que je payerai. Je viens d'enrouler (fermer) Épicure; j'y ai lu cette maxime aujourd'hui : *Fais-toi l'esclave de la philosophie, et tu jouiras de la vraie liberté.* Il n'a pas à subir d'ajournement celui qui s'est soumis à elle et livré à sa conduite. On lui fait sur-le-champ faire son tour (il est affranchi); car la servitude vis-à-vis de la philosophie, c'est la liberté. Peut-être me demanderas-tu pourquoi j'emprunte toutes ces belles maximes à Épicure plutôt qu'à nos stoïques. — Mais pourquoi les regarder toi-même comme d'Épicure et non du domaine public? Combien de poètes disent ce que les philosophes ont dit ou devaient dire!

Sans toucher ni aux tragédies ni aux drames romains, qui ne manquent pas de quelque sérieux, et tiennent le milieu entre le comique et le tragique, que de vers et des plus éloquents, perdus à travers les mimes! Que de maximes de Publius méritent être déclamées, non par des bateleurs déchaussés, mais par des tragédiens en cothurne. Je citerai un de ses vers qui appartient à la philosophie, et précisément à ce point que nous traitions tout à l'heure; il lui semble que les présents du hasard ne sauraient être comptés comme nôtres :

Étranger est tout bien qui satisfait nos vœux (par hasard).

Cette pensée, tu l'as rendue, je m'en souviens, dans un vers, je ne dirai pas un peu meilleur, mais plus précis :

Rien n'est à toi que Fortune ait fait tien.

Et cet autre mot plus heureux encore, je ne l'omettrai pas :

Les biens que l'on nous donne, on peut nous les ravir.

Je ne compte pas cela comme un acquit : je prends chez toi pour te payer. Adieu !

IX

Le sage a-t-il besoin d'amis?

SOMMAIRE. — Bien que le sage se suffise à lui-même, il est bien aise d'avoir un ami, ne fût-ce que pour exercer la belle vertu d'amitié, pour la cultiver sans espérance de profit. D'ailleurs, il trouve dans l'amitié des ressources précieuses, non pour vivre heureux, mais pour vivre.

Est-ce à bon droit qu'Épicure, en certaine lettre, blâme l'opinion de ceux qui prétendent que le sage, content de lui-même, n'a pas besoin d'amis? — Voilà ce que tu désires savoir. — Ce reproche d'Épicure s'adresse à Stilpon et à ceux qui placent le souverain bien dans l'impassibilité de l'âme. Nous tomberons nécessairement dans l'équivoque, si nous voulons exprimer ἀπάθειαν précisément par un seul mot, par *impatientiam*. Car on pourra comprendre le contraire de ce que nous voulons dire. Nous voulons parler de l'homme qui repousse tout sentiment de douleur, et on l'entendra de celui qui ne peut supporter aucune douleur. A ton avis, ne vaudrait-il pas mieux dire *animum invulnerabilem* (une âme invulnérable) ou *animum extra omnem patientiam positum* (une âme supérieure à toute espèce de souffrances)? Entre ces philosophes et nous voici la différence : notre

sage triomphe de la douleur, mais il la sent; leur sage ne la sent pas. Avec eux nous admettons que le sage se suffit à lui-même; malgré cela, selon nous, il sent le besoin d'un ami, d'un voisin, d'un commensal. Vois comme il se suffit à lui-même; quelquefois il se contente d'une partie de lui-même, si la maladie ou l'ennemi lui a enlevé une main. Quelque hasard l'a-t-il privé d'un œil ou des deux yeux, ce qui lui reste de ses membres lui suffit, et dans un corps mutilé, amputé, son âme sera aussi joyeuse qu'elle l'était dans un corps intact. Ce qui lui manque, il ne le regrette pas; seulement il préférerait ne pas en être privé. Ainsi le sage se suffit, non au point de vouloir se passer d'amis, mais de façon à le pouvoir. Et voici comme j'entends qu'il le *peut :* il supporte avec calme la perte d'un ami, mais certes il ne restera pas sans ami; il a sous la main le moyen de réparer bientôt sa perte. Phidias perd-il une statue, aussitôt il en fait une autre : non moins habile dans l'art de former des amitiés, le sage substituera un nouvel ami à celui qui a disparu. — Comment, me demandes-tu, y réussira-t-il sur-le-champ ? — Je vais te le dire, s'il est bien entendu que je t'aurai dès lors payé ce que je te dois, et que pour cette lettre nous serons au pair. Hécaton parle ainsi : « Je t'indiquerai le secret de te faire aimer sans philtre, sans herbe (magique), sans formule de sorcière : *Veux-tu être aimé, aime toi-même.* » Grandes sans doute sont les jouissances d'une vieille et solide amitié; mais il est doux aussi d'en commencer, d'en former une nouvelle. La différence qui existe pour le laboureur entre moissonner et semer existe pour le sage entre posséder et acquérir un ami. Le philosophe Attale avait coutume de dire : *Il est plus doux d'acquérir un ami que d'en jouir. Ainsi l'artiste éprouve plus de*

plaisir à peindre qu'à voir son tableau achevé. Les soins, les inquiétudes du travail offrent en eux-mêmes un grand charme. Le plaisir de l'artiste diminue quand, son œuvre achevée, il pose le pinceau; désormais il jouira du fruit de son travail; en peignant il jouissait de son art. On tire plus de parti d'un fils adolescent; mais l'enfant a plus de charmes.

Revenons à notre sujet. Le Sage, tout en se suffisant à lui-même, veut posséder un ami, ne fût-ce que pour pratiquer l'amitié, ne fût-ce que pour ne pas laisser inculte une si belle vertu. Il le veut, non pas, comme le prétend Épicure dans cette lettre même, « afin d'avoir quelqu'un qui s'assoie à son chevet dans la maladie, le secoure dans les fers, dans la pauvreté; » mais afin d'assister lui-même son ami malade ou de l'arracher aux mains de l'ennemi qui le retient captif. Qui ne pense qu'à soi et ne lie amitié que pour soi fait un mauvais calcul.

Comme l'amitié commence, ainsi elle finira. Tu prends un ami pour te secourir dans les fers : au premier bruit des chaînes, il s'éloignera. Telles sont les amitiés que le peuple appelle *passagères*. L'ami choisi par intérêt plaira aussi longtemps qu'il sera utile. De là cette foule d'amis qui assiège l'homme heureux. Autour de l'homme déchu la solitude règne. Les amis (de cette espèce) se gardent de paraître là où on les met à l'épreuve. De là tant d'exemples *criminels* d'amis, qui, les uns vous abandonnent, les autres vous trahissent par peur. Nécessairement la fin répond au début. S'est-on lié par intérêt, bientôt quelque intérêt s'élèvera contre l'amitié, si elle offre quelque charme en dehors d'elle-même. En choisissant un ami, quel est mon but? D'avoir pour qui mourir, d'avoir qui suivre en exil, d'avoir qui préserver de la mort

en sacrifiant ma vie. L'amitié que tu me décris est un trafic et non une amitié; elle poursuit l'intérêt, et considère ce qu'elle gagnera. Sans aucun doute l'affection des amants ressemble en quelque chose à l'amitié; on pourrait même dire que c'est l'amitié en démence. Y en a-t-il donc qui aiment pour l'argent, les honneurs ou la gloire? L'amour porte à négliger tout le reste, enflamme les cœurs pour la beauté qu'ils désirent, — non sans espoir d'obtenir affection réciproque. Quoi donc! l'amitié, qui a une plus noble origine, peut-elle devenir un sentiment honteux? — Mais, diras-tu, il ne s'agit pas ici de savoir si l'amitié doit être désirée pour elle-même. — Et pourtant rien n'est plus louable; car si elle doit être désirée pour elle-même, le sage peut la rechercher, bien qu'il se suffise à lui-même. — Comment donc la recherchera-t-il? Comme une chose d'une beauté supérieure, sans se laisser captiver par l'espoir du gain, sans s'effrayer des vicissitudes de la fortune. C'est dépouiller l'amitié de sa dignité que se la procurer en vue d'événements profitables.

Le sage se suffit à lui-même. Voilà une pensée que la plupart entendent de travers. On écarte le sage de tout; on le concentre, pour ainsi dire, dans sa peau. Mais il faut apprécier ce que ce mot veut dire et quelle est sa portée (jusqu'où il s'étend). Le sage se suffit pour vivre heureux, mais non pour vivre. Pour vivre mille choses sont nécessaires; pour vivre heureux, il ne faut qu'une âme saine, élevée, supérieure à la fortune.

Je veux t'indiquer aussi la distinction de Chrysippe. Il dit que le sage ne manque de rien, et que pourtant il a besoin de beaucoup de choses; que l'insensé, au contraire, n'a besoin de rien, car il ne sait user de rien, mais qu'il

manque de tout. Le sage a besoin de ses mains, de ses yeux et de maints objets indispensables à l'usage quotidien (à la vie usuelle), mais il ne manque de rien. — *Manquer* implique *nécessité;* pour le sage rien n'est nécessaire. — Ainsi, bien qu'il se suffise à lui-même, il a besoin d'amis; il les veut le plus nombreux possible, non pour vivre heureux, car, encore une fois, il vivra heureux même sans amis. Le souverain bien ne cherche pas d'instruments au dehors. Il se cultive au dedans; il s'appartient tout entier à lui-même. Il devient sujet de la fortune, dès qu'il cherche au dehors quelqu'un de ses éléments. Quelle sera cependant la vie du sage, si, sans amis, il est jeté en prison, délaissé chez un peuple étranger, retenu par une longue navigation, jeté sur un rivage désert? — Tel que Jupiter, après la dissolution du monde et la confusion des dieux dans le grand tout, pendant l'arrêt momentané de la nature, se repose en lui-même, livré à ses propres pensées: ainsi en quelque sorte agit le sage: il se renferme en lui-même, et vit avec lui-même. Tant qu'il lui est loisible de régler à sa guise le cours de sa vie, il se suffit. Il prend femme et se suffit; il élève des enfants et se suffit. Pourtant il ne vivrait pas, s'il lui fallait vivre sans rapports avec ses semblables. Ce qui le porte à l'amitié, ce n'est nullement son intérêt, mais un instinct naturel. Si nous avons des penchants innés, l'amitié en est un. De même que la solitude nous est odieuse, et que le besoin de société lie naturellement l'homme à l'homme; ainsi l'amitié possède en elle un attrait qui nous la fait rechercher. Néanmoins, quoique le sage, très attaché à ses amis, se les égale à lui-même et souvent se les préfère, il bornera tout son bonheur en lui-même; il dira ce que disait ce Stilpon, si malmené dans

la lettre d'Épicure. Stilpon voit sa patrie prise d'assaut, il perd ses enfants et son épouse; il quitte seul la ville en flammes : il est heureux malgré tout. Démétrius, à qui le ravage des villes valut le surnom de Poliorcète, lui demande s'il n'a rien perdu : « Toute ma fortune, dit-il, est avec moi. » Voilà un homme vraiment courageux et vaillant. Il a triomphé de la victoire même de l'ennemi. « Je n'ai rien perdu, » dit-il; il força ainsi le vainqueur à douter s'il avait vaincu. « Toute ma fortune est avec moi; » c'est-à-dire ma justice, mon courage [ma tempérance], ma prudence et mon principe de ne pas regarder comme un bien ce qui peut m'être ravi.

Nous admirons certains animaux qui passent au milieu des flammes sans en ressentir les atteintes : combien plus admirable est celui qui, du milieu des glaives, des ruines et des feux est sorti sans blessures et sans dommage ! Tu vois combien il est plus facile de vaincre toute une nation qu'un seul homme ! — Cette parole de Stilpon lui est commune avec le stoïcien. Celui-ci également porte ses biens intacts au milieu des villes embrasées. Il se suffit à lui-même. C'est à cette mesure qu'il détermine sa félicité. Ne crois pas que nous soyons les seuls à nous vanter de nobles maximes. Le critique même de Stilpon, Épicure, a émis une pensée semblable à la sienne : tiens-en bon compte, encore que déjà j'aie satisfait à ma dette du jour : *Si quelqu'un ne trouve pas assez amples ses richesses, fût-il maître de l'univers, il est malheureux.* — Ou, si tu trouves la chose mieux exprimée de cette manière, — car il ne faut pas s'attacher servilement aux mots, mais aux pensées : — *Malheureux celui qui ne se juge pas au comble du bonheur, lors même qu'il commanderait à l'univers.* — Sache-le, cette maxime est

d'une application générale, la nature l'a dictée ; tu la trouveras chez le poète comique :

N'est pas heureux qui ne se croit pas tel.

Qu'importe, en effet, ta situation, si elle te semble malheureuse ? — Quoi donc, me diras-tu, s'il se proclame heureux, cet homme que l'infamie a enrichi, cet homme qui compte encore plus de maîtres que d'esclaves, il le deviendra sur sa parole ? — Ce qu'il sent, et non ce qu'il dit, voilà l'important ; ce qu'il sent, non pas un jour, mais tous les jours. Tu n'as pas à craindre qu'un bien si précieux tombe jamais en la possession d'un indigne : le sage seul est content de ce qu'il a. Toute folie souffre du dégoût d'elle-même. Adieu.

X

Utilité de la retraite.

SOMMAIRE. — La solitude est mauvaise pour ceux qui ne savent pas dominer leurs passions et que l'absence de témoins pourrait pousser au mal. Mais elle est excellente pour le sage, qui parle en secret à Dieu comme si les hommes l'entendaient.

Oui, je ne m'en dédis pas : évite les foules, évite les petites réunions, évite même jusqu'au tête-à-tête. Je ne connais personne dont je veuille te permettre le commerce. Vois quelle estime je fais de toi : j'ose te confier à toi-même. Cratès, disciple de ce Stilpon, dont j'ai fait mention dans ma précédente lettre, ayant, dit-on, vu un jeune homme se promener isolément, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul. — « Je converse avec moi, » répondit l'autre. « Prends garde, dit Cratès, prends bien garde de converser avec un méchant homme. » — Nous avons coutume de veiller sur les malheureux en proie au chagrin ou à la crainte, de peur qu'ils n'usent mal de l'isolement. Parmi ces affolés, il n'en est pas un qu'on doive laisser à lui-même. C'est alors qu'ils méditent de sinistres desseins. C'est alors qu'ils trament des projets

dangereux pour les autres ou pour eux-mêmes ; c'est alors qu'ils mettent en mouvement leurs désirs pervers ; c'est alors que leur âme dévoile ce que la crainte ou le respect humain leur avait fait céler ; c'est alors que leur audace s'éveille, que leurs passions impures s'exaltent et que leur rage s'exaspère. Enfin, le seul avantage que présente la solitude, celui de ne rien confier à personne, de ne pas craindre un délateur, est perdu pour l'insensé. Il se trahit lui-même. Vois donc ce que j'espère, bien plus, ce que je me promets de toi, car le mot espérance suppose un bien incertain ; je ne trouve personne avec qui je t'aime mieux voir qu'avec toi-même. Je me rappelle avec quelle grandeur, avec quelle énergie tu prononças un jour certaines paroles. Je m'en félicitai et je me dis : « Ces paroles ne partent pas du bout des lèvres, elles ont un fondement. Cet homme n'est pas un homme vulgaire, il vise à sa guérison. »

Parle ainsi, vis ainsi, aie soin que rien ne te fasse déchoir. Tout en rendant grâces aux dieux d'avoir exaucé tes souhaits d'autrefois, formes-en de nouveaux ; demande-leur le bon sens, la santé de l'âme et ensuite la santé du corps. Pourquoi ne formerais-tu pas souvent ces vœux? — Prie Dieu avec assurance : tu ne lui demanderas rien du bien d'autrui.

Mais il faut finir ma lettre, selon mon usage, par un petit présent. Voici donc une pensée d'Athénodore ; elle est vraie : *Sache bien que ton âme sera libre de toute passion si tu parviens à n'adresser aux dieux aucune prière que tu ne puisses faire en public.* Maintenant, en effet, quelle est la folie des hommes ? Ils murmurent les souhaits les plus honteux à l'oreille des dieux : si quelqu'un s'approche, ils se taisent. Et ce qu'ils ne

veulent pas que l'homme sache, ils le confient à la divinité. Prends donc garde qu'on ne puisse t'adresser utilement ce précepte : « Vis avec les hommes comme si Dieu te voyait ; parle à Dieu comme si les hommes entendaient. » Adieu.

XI

Ce que vaut la philosophie dans la correction des défauts.

SOMMAIRE. — Il est des défauts qui sont affaire de tempérament et dont il ne faut pas trop s'inquiéter (par exemple, l'émotion qui fait rougir), tout en s'efforçant de les diminuer. Prenons pour modèle quelque personnage vertueux et tâchons de l'imiter.

Ton ami a conversé avec moi ; il est d'un heureux naturel. J'ai pu juger de l'élévation de ses sentiments, de l'étendue de son esprit et de ses progrès dans la vertu par ce premier entretien. L'avant-goût qu'il nous a donné de lui, il ne le trompera pas, car il a parlé sans préparation, et pris à l'improviste. En se remettant, il a pu à peine secouer la pudeur timide, présage si heureux dans un jeune homme, tellement c'était du fond de l'âme que la rougeur lui montait au visage. Cette rougeur, autant que je puis le prévoir, ne l'abandonnera pas, même lorsqu'il aura pris de l'aplomb et extirpé tous ses défauts ; en lui, elle suivra le sage. Nulle sagesse, en effet, n'est capable d'enlever les défauts naturels du corps ou de l'âme. Tout ce qui est imprimé et inné en nous, s'affaiblit par l'art, mais ne disparaît pas. Certains hommes,

même pleins d'assurance, en présence du peuple, sentent perler la sueur, comme des gens fatigués ou échauffés. Chez certains autres, au moment où ils vont prendre la parole, les genoux tremblent, les dents claquent, la langue s'embarrasse, les lèvres se serrent. Ces défauts-là, ni l'apprentissage ni l'habitude ne les détruit jamais. La nature exerce là son empire et avertit même les plus forts de leur faiblesse. Parmi ces défauts on doit ranger, je le sais, cette rougeur qui monte subitement au visage des personnages les plus graves. Elle est plus apparente, certes, chez les jeunes gens, qui ont le sang plus chaud et le front plus délicat. Néanmoins ni les vétérans ni les vieillards n'en sont exempts. Quelques-uns ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils ont rougi, comme s'ils avaient jeté toute vergogne.

Les violences de Sylla étaient à leur comble lorsque le sang lui montait au visage. Rien de plus délicat que le visage de Pompée. Rougissant toujours en face de quelques personnes, il rougissait surtout dans les assemblées publiques. Fabianus, introduit comme témoin dans le sénat, rougit, je m'en souviens, et cette pudeur lui convenait merveilleusement. Cet accident ne vient pas d'une faiblesse d'esprit, mais de la nouveauté des objets, qui, sans désarçonner les gens inexpérimentés, les émeut, grâce aux dispositions naturelles du corps. En effet, certains ont le sang calme, d'autres l'ont agité, mobile et prompt à monter au visage. Sur ces dispositions, je l'ai dit, nulle sagesse n'a de prise; autrement, elle aurait la nature entière sous son empire, si elle extirpait tous les défauts. Tous ceux qui tiennent à la naissance (aux lois de l'existence) et au tempérament, subsis-

teront, même après que l'âme se sera façonnée par de longs et sérieux efforts. On ne saurait pas plus les empêcher que se les donner. Les comédiens qui simulent les passions, qui expriment l'agitation et la crainte, qui jouent la tristesse, imitent la pudeur par les traits suivants : ils ont le visage abattu, ils baissent le ton de la voix et tiennent les yeux fixés à terre. Ils ne peuvent se faire venir la rougeur au front, car la rougeur ne se chasse ni ne s'attire. Contre ces impressions, la sagesse reste sans garanties et sans effet; elles ne dépendent pas de nous; elles viennent sans appel et s'en retournent de même.

Mais ma lettre demande une conclusion. Voici celle que pour ton bien et ton utilité je veux faire pénétrer dans ton âme : *Il nous faut choisir un homme de bien et l'avoir sans cesse devant les yeux, pour vivre comme si nous étions en sa présence et s'il était témoin de toutes nos actions.* — C'est Épicure qui m'a fourni ce précepte, mon cher Lucilius. Il nous a donné un gardien et un maître, et cela non sans raison. La plus grande partie des fautes est évitée, si celui qui va faillir a un témoin. Que chaque âme ait un modèle qu'elle vénère, par l'autorité duquel jusqu'à ses pensées intimes soient rendues plus saintes. Heureux celui de qui non seulement la présence, mais la seule pensée a le privilège d'amender les autres ! Heureux celui qui sait révérer quelqu'un au point de régler et d'ordonner sa vie sur le souvenir qu'il garde de lui ! Qui sait révérer ainsi, sera lui-même bientôt digne de vénération. Aussi choisis Caton pour modèle. S'il te paraît trop rigide, choisis un personnage d'une âme moins tendue (austère), comme Lélius. Choisis celui dans lequel te plaisent, et la vie, et le langage, et le visage même où

se reflète son âme. Conserve-le toujours devant tes yeux, ou comme un gardien ou comme un modèle. Il nous faut, dis-je, un homme sur le type duquel nos mœurs se modèlent. Ce n'est qu'à l'aide d'une règle que l'on redresse ce qui est courbe. Adieu.

XII

Désavantages de la vieillesse. — De la crainte de la mort.

SOMMAIRE. — Dans la vie, comme dans tout plaisir, les derniers instants sont les meilleurs; car les passions apaisées laissent le vieillard en repos. Quant à la mort, pensons qu'elle approche, que chaque jour est notre dernier, et le lendemain nous sera plus agréable. D'ailleurs, nous avons le moyen de braver la nécessité, de quitter librement la vie. (Éloge du suicide.)

De quelque côté que je me tourne, je vois des preuves de ma vieillesse. J'étais venu à ma maison suburbaine, et je me plaignais des dépenses que nécessitait la réparation de l'édifice en ruines. Mon fermier m'a dit qu'il ne fallait pas l'imputer à sa négligence; qu'il y mettait tous ses soins, mais que la villa était vieille. Or cette villa s'est élevée entre mes mains. Que sera-ce de moi, si des pierres qui ont mon âge s'en vont déjà en miettes? Irrité contre lui, je saisis la première occasion d'exhaler ma bile. « Il est visible, lui dis-je, que ces platanes sont négligés : ils n'ont plus de feuillage, et comme les branches sont noueuses et rabougries! comme le tronc est triste à l'œil et rugueux! Cela n'arriverait pas si l'on

bêchait alentour et si on les arrosait. » Il jure par mon génie qu'il fait tout cela et qu'il ne met pas de relâche à ses soins, mais que les arbres sont déjà vieux. — Soit dit entre nous, c'est moi qui les avais plantés, moi qui avais vu leurs premières feuilles.

Je me tourne vers la porte : « Quel est, dis-je, ce vieux décrépit? La porte, voilà bien sa place; car il regarde dehors. Où l'as-tu donc déniché? Quel charme as-tu trouvé à nous faire entrer ici un mort qui n'est pas de la maison? » — Et le vieux de s'écrier : « Tu ne me reconnais pas? — Je suis Félicion, à qui tu avais coutume d'apporter des statuettes (aux fêtes Sigillaires). Je suis le fils du fermier Philositus, je suis *tes chères délices.* » — « Pour le coup, répondis-je, il divague, celui-là! Ce poupon devenu *mes délices!* mais pourquoi pas? Voilà précisément que les dents lui tombent. » — Je dois à ma villa suburbaine d'avoir constaté ma vieillesse partout où j'ai porté mes regards.

Attachons-nous à la vieillesse et aimons-la bien : elle est pleine de charme pour qui sait en user. Les fruits sont plus goûtés quand ils se passent. L'enfance sur le point de finir a plus de grâce. C'est le dernier coup de vin qui délecte davantage le buveur, celui qui le noie et qui met le comble à son ivresse. Tout plaisir garde ce qu'il a de plus agréable pour le moment où il prend fin. L'âge le plus heureux est celui qui penche vers le déclin sans arriver à la caducité. Je prétends que cette limite extrême de l'existence a ses jouissances. Elle a du moins celle de ne sentir le besoin d'aucune. Qu'il est doux d'avoir lassé les passions et de les avoir laissées en chemin! — Mais, me diras-tu, il

est pénible d'avoir la mort devant les yeux ! — D'abord jeune homme et vieillard doivent avoir également la mort devant les yeux. Elle ne nous appelle pas à tour de rôle d'après l'âge. Ensuite personne n'est si vieux qu'il ne puisse légitimement espérer un jour. Or un jour c'est un degré de la vie. Toute la vie se compose de parties ; elle a ses cercles concentriques, dont les plus petits sont renfermés dans les plus grands; et il en est un qui comprend et embrasse tous les autres : celui-là s'étend du jour de la naissance au jour du trépas. Il en est un autre qui renferme les années de l'adolescence; un troisième qui enserre dans son pourtour l'enfance tout entière. Ensuite vient l'année, qui, prise en soi, contient tous les espaces de temps dont la multiplication compose la vie. Le mois se circonscrit dans un cercle plus étroit. Plus petite encore est la circonférence du jour, mais elle a aussi un commencement et une fin; elle va de l'aurore au coucher du soleil. Voilà pourquoi Héraclite, à qui l'obscurité de son langage valut le surnom de *Scotinos* (ténébreux), a dit : « Chaque jour est pareil à tous les autres. » — L'un a compris ce mot dans un sens, l'autre dans un autre. Celui-ci prétend que la parité repose sur les heures; il n'a pas tort, car si le jour est un espace de vingt-quatre heures, tous les jours sont nécessairement pareils, la nuit gagnant ce que le jour perd (et réciproquement). — Celui-là dit que la parité repose sur la ressemblance des jours entre eux; car le plus long espace de temps n'offre rien de plus que ce que l'on trouve en un seul jour : la lumière et les ténèbres. L'alternative des saisons accroît la lumière et les ténèbres, mais n'en change pas la nature; tantôt elle en abrège la durée, tantôt elle la prolonge. Aussi faut-il régler chaque jour

comme s'il devait fermer la marche de nos jours, comme s'il devait être le terme et le complément de notre vie. Pacuvius, qui par la jouissance avait fait de la Syrie sa propriété, après avoir célébré ses obsèques avec des flots de vin et un banquet funèbre, se faisait porter de la table, au lit, aux applaudissements d'hommes usés (comme lui) par la débauche, aux accords d'un chœur qui chantait : Βεβίωται! Βεβίωται! (Il a vécu! il a vécu!) Tous les jours il simulait ainsi son enterrement. Eh bien! ce qu'un tel homme faisait par dépravation, faisons-le, nous, par vertu; et sur le point de nous livrer au sommeil, disons avec joie et gaieté: « J'ai vécu, et j'ai achevé la carrière que la fortune m'avait donnée à parcourir. »

Si la divinité nous octroie le lendemain, recevons-le avec allégresse. Bienheureux et en possession paisible de lui-même est celui qui attend le lendemain sans souci. Quiconque a dit : J'ai vécu! chaque matin se lève pour gagner un jour.

Mais je dois fermer cette lettre. — Ainsi, me diras-tu, elle m'arrivera sans le moindre petit cadeau. — Ne crains pas; elle porte quelque profit avec elle. Que dis-je, *quelque* profit? je veux dire un *grand* profit. Quoi de plus beau, en effet, que cette parole que je lui donne à te transmettre : *C'est malheureux de vivre sous le joug de la nécessité, mais il n'y a nulle nécessité d'y vivre!* Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Partout des routes sont ouvertes à la liberté, nombreuses, courtes, faciles. Remercions Dieu que personne ne soit enchaîné à la vie, et qu'il soit permis de fouler aux pieds la nécessité elle-même. — C'est Épicure, me diras-tu, qui a énoncé cette maxime. Qu'y a-t-il de commun entre toi et le maître d'une école étrangère? — Ce qui est vrai m'ap-

partient ; je continuerai à te faire avaler de l'Épicure. Ils sauront, ceux qui jurent sur les mots (la parole du maître), et ne s'occupent pas de ce qui a été dit, mais de celui qui l'a dit, ils sauront que tout ce qui est bon est du domaine de tous. Adieu.

XIII

Que la vraie philosophie apprend au sage à être courageux dans le malheur et à ne pas craindre l'avenir.

SOMMAIRE. — Il ne faut se rendre malheureux, ni en exagérant son mal, ni en l'imaginant, ni surtout en l'anticipant. Mieux vaut l'espérance dans l'avenir que la crainte exagérée de l'avenir.

Tu as une grande force d'âme, je le sais. Car avant d'être armé de préceptes salutaires, puissants contre l'adversité, tu te suffisais à toi-même en face de la fortune. Que sera-ce donc maintenant que tu as lutté avec elle et que tu as essayé tes forces, qui jamais ne sauraient te donner une confiance assurée en toi-même, avant que de nombreuses difficultés aient surgi deçà et delà, et t'aient parfois abordé de près ?

C'est ainsi que s'éprouve le vrai courage, incapable de fléchir jamais sous aucun joug : voilà son creuset. L'athlète ne peut apporter une mâle ardeur à la lutte, s'il n'a jamais été poché (sous l'œil). Celui, au contraire, qui a vu son sang (couler), dont les dents ont craqué sous le poing; celui qui, jeté bas, a supporté tout le poids de son adversaire et, renversé, n'a pas perdu courage; celui qui

maintes fois terrassé, s'est toujours relevé plus opiniâtre; celui-là descend dans l'arène avec grande espérance. Donc, pour suivre ma comparaison, la fortune t'a souvent terrassé, et jamais tu ne t'es rendu; mais d'un bond tu t'es dégagé, et tu t'es retrouvé debout plus intrépide. La vertu se développe au milieu des attaques. Pourtant, si bon te semble, accepte de ma part quelques moyens de défense.

Plus nombreuses sont les alarmes que les adversités, et plus souvent nous souffrons de l'imagination que de la réalité. Je ne te parle pas le langage stoïcien, mais un langage moins austère. Nous autres, en effet, nous disons que tout ce qui arrache des gémissements et des mugissements de douleur, est vain et méprisable : laissons de côté ces belles maximes, qui, grands dieux ! sont pourtant vraies. Ce que je te recommande, c'est de ne pas te rendre malheureux avant le temps, puisque les événements que tu as redoutés comme imminents, peut-être n'arriveront jamais, et du moins ne sont pas arrivés. Certaines choses donc nous tourmentent plus que de raison, d'autres avant le temps, d'autres enfin sans motif aucun. Ou nous grossissons le mal, ou nous l'imaginons, ou nous le devançons. Quant au premier de ces trois points, vu qu'il est encore objet de litige et procès débattu, mettons-le de côté pour le moment. Le mal que j'appellerai léger, tu le regarderas comme très grave : je sais que les uns rient sous les verges et que les autres gémissent sous un soufflet. Plus tard nous verrons si ces maux tirent leur gravité de leur nature ou de notre faiblesse.

Accorde-moi ceci : chaque fois que ton entourage voudra te persuader que tu es malheureux, pense, non à ce que tu entends, mais à ce que tu éprouves; consulte tes souffrances, et comme tu es le meilleur juge de ton état, de-

mande-toi : « Pourquoi ces gens-là me plaignent-ils? Pourquoi s'agitent-ils ? Pourquoi redoutent-ils mon approche, comme si mon infortune était contagieuse? Cette infortune est-elle un mal ? N'est-elle point plus mal famée que déplorable ? »

Demande-toi : « Mes chagrins sont-ils donc sans motifs? Les ai-je mérités? Ne regarde-je pas comme un mal ce qui n'en est pas un? » — Mais, diras-tu, comment distinguer si mes angoisses sont imaginaires ou réelles? — Voici la règle à suivre dans la question : ou bien c'est le présent qui nous tourmente, ou c'est l'avenir, ou tous les deux à la fois. Pour le présent, la chose est facile à eclaircir : si tu as le corps libre d'entraves et plein de santé; si tu ne souffres pas de quelque injustice, nous verrons plus tard ce qui arrivera; aujourd'hui il n'y a pas à s'en occuper. — Mais le malheur va venir. — D'abord examine s'il est prouvé qu'il doive arriver. La plupart du temps nous souffrons de défiance, et nous sommes le jouet de cette renommée, qui souvent décide de l'issue des guerres, et beaucoup plus souvent du sort de chacun de nous. Oui, mon cher Lucilius, nous nous rendons tout de suite à l'opinion. Nous ne réfutons pas les motifs qui nous portent à craindre, nous ne les repoussons pas (de notre esprit); mais nous tremblons et nous tournons le dos comme ces soldats à qui la poussière soulevée par un troupeau en marche fait abandonner leur camp, ou comme ces gens qu'une fausse nouvelle anonyme glace d'effroi. Je ne sais comment, les vains bruits troublent davantage. C'est peut-être que la vérité a sa mesure déterminée, tandis que dans l'incertain, la conjecture et la crainte laissent à l'esprit toute liberté d'amplifier. Rien de si pernicieux, de si opiniâtre que les terreurs paniques. Les

autres supposent l'absence de raison, celles-ci l'absence (complète) d'intelligence. Étudions donc la chose avec soin. Quelque malheur est-il vraisemblable, il ne s'ensuit pas qu'il soit vrai. Que d'événements imprévus sont arrivés! Combien d'événements attendus n'ont jamais eu lieu! Et quand le malheur devrait arriver, à quoi bon aller au-devant de la douleur? Il sera assez tôt de te désoler lorsque tu la sentiras; en attendant, promets-toi un meilleur avenir. Qu'y gagneras-tu? — Du temps. Beaucoup d'événements surviendront, grâce auxquels le péril imminent qui menace peut s'arrêter, ou cesser, ou passer sur une autre tête: un incendie a donné parfois ouverture (au prisonnier) pour s'enfuir; l'effondrement d'une maison a déposé parfois doucement les personnes qu'elle renfermait. Parfois le glaive suspendu sur la tête d'un malheureux a reculé, et le condamné a survécu à son bourreau. La mauvaise fortune, elle aussi, est inconstante. Peut être viendra-t-elle, peut-être ne viendra-t-elle pas; tant qu'elle n'est pas venue, espère meilleure chance. Quelquefois, sans indice apparent qui annonce un malheur, l'esprit se crée de vains fantômes: tantôt c'est une expression équivoque qu'il prend en mauvaise part; tantôt c'est le ressentiment d'un homme offensé qu'il se grossit, ne considérant pas combien cet homme est en colère, mais ce qu'il est capable de faire dans sa colère. Or plus de raison de vivre, plus de mesure aux misères humaines, si l'on craint tout ce qui peut arriver de fâcheux. Ici que la prudence te serve; mets ta force d'âme à repousser jusqu'à la crainte légitime. Du moins oppose défaut à défaut: tempère la crainte par l'espérance. Rien de ce que nous craignons n'est si certain qu'il n'y ait une chose plus certaine encore: à savoir que l'objet de notre

crainte peut s'évanouir et l'espérance nous duper. Mets donc en balance l'une et l'autre, et chaque fois qu'il y aura incertitude, penche en ta faveur, crois ce que tu préfères. Si les raisons de craindre dominent, incline plutôt néanmoins vers l'espérance et cesse de te troubler. Et, songes-y toujours, c'est sans ressentir de maux et sans en voir d'assurés dans l'avenir que la plupart des mortels s'agitent et se consument d'inquiétude. Personne, une fois lancé, ne se résiste à soi-même et ne réduit ses craintes à leur juste valeur. Personne ne dit : « L'auteur de ces bruits ne mérite pas créance; il est menteur ou dupe. » Nous nous livrons aux faiseurs de rapports; nous redoutons l'incertain à l'égal du certain. Nous ne conservons pas à chaque chose sa mesure. Le moindre souci tourne aussitôt en peur. J'ai honte de te parler ainsi et de t'offrir pour réconfort des remèdes si bénins. Un autre dirait : « Peut-être ce malheur n'arrivera point. » Toi, dis : « Eh bien, quand il arriverait? Nous verrons lequel des deux sera le plus fort. Peut-être viendra-t-il pour mon bien; peut-être ma mort honorera-t-elle ma vie : la ciguë a mis le sceau à la grandeur de Socrate. Enlève à Caton le glaive qui assure sa liberté, tu lui ôteras une belle part de sa gloire. »

Mais j'abuse des exhortations; tu as plus besoin d'avis que d'encouragements. Nous ne te conduisons pas à l'encontre de ta nature; tu es né pour ce que nous disons : raison de plus pour développer et embellir tes bonnes qualités.

J'aurai fini ma lettre lorsque je lui aurai imprimé son cachet, c'est-à-dire lorsque je lui aurai confié quelque belle maxime à te communiquer. *Parmi ses maux la folie compte celui de toujours commencer à vivre.*

Examine ce que cette parole signifie, Lucilius, le meilleur des hommes, et tu comprendras combien est dégoûtante la légèreté des hommes qui chaque jour posent de nouveaux fondements de la vie, et, au terme même de leur carrière, forment de nouvelles espérances. Regarde-les l'un après l'autre autour de toi; tu verras des vieillards qui se disposent de plus belle à la poursuite des honneurs, aux voyages et aux entreprises commerciales. Or quoi de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre? — Je ne joindrais pas à cette maxime le nom de son auteur, si elle n'était peu connue, si elle se trouvait parmi les maximes plus répandues d'Épicure, que je me suis permis de louer et d'adopter. Adieu.

XIV

Comment et jusqu'à quel point il faut soigner son corps.

SOMMAIRE. — Il faut avoir quelque indulgence pour son corps, mais être prêt à le précipiter au besoin dans les flammes, si l'honneur ou le devoir l'exige. Trois choses sont à éviter : la pauvreté, la maladie et surtout l'oppression des grands.

Je l'avoue, nous portons à notre corps une affection innée; je l'avoue, nous en avons la tutelle; je ne nie pas qu'il ne faille avoir pour lui des complaisances; je nie qu'il faille en devenir l'esclave. Il se donne plus d'un maître, celui qui se fait l'esclave du corps, qui craint trop pour lui, qui rapporte tout à lui. Nous devons nous conduire, non comme des gens qui doivent vivre pour le corps, mais comme des gens qui ne peuvent vivre sans le corps. Un amour excessif du corps nous ronge de craintes, nous accable de soucis, et nous expose au déshonneur. Le bien moral est sans prix pour celui à qui le corps est trop cher. Qu'on lui donne les soins les plus empressés; mais que, si la raison, la dignité et l'honneur l'exigent, on soit disposé à le précipiter dans les flammes. Néanmoins, autant que possible, évitons, je ne dis pas seulement les dan-

gers, mais les incommodités. Retirons-nous à l'abri, et ensuite songeons aux moyens d'écarter les maux à redouter. Ces maux sont de trois espèces, si je ne me trompe : on redoute l'indigence, on redoute la maladie, on redoute les violences du plus fort et leurs conséquences. De toutes ces craintes, aucune ne nous émeut plus que celle de la puissance d'autrui; car la violence des puissants se présente avec bruit et fracas.

Les maux naturels dont j'ai parlé, l'indigence et la maladie, pénètrent silencieusement et ne jettent la terreur ni dans les yeux ni dans les oreilles. Redoutable est l'appareil que déploie l'autre mal. Autour de lui s'étalent le fer, le feu, les chaînes, une troupe de bêtes fauves prêtes à lancer sur les entrailles humaines. Ici songe à la prison, aux croix, aux chevalets, aux ongles (de fer), au pal qui transperce l'homme par le milieu et sort par la bouche, aux membres déchirés par des chars lancés en sens contraire, à la tunique enduite et tissue de matières inflammables et à toutes les autres inventions de la cruauté. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on ait grand'peur de ce fléau, dont l'appareil est si terrible et si varié. Plus celui qui donne la question étale d'instruments de supplice, plus il en impose à la victime; car tel qui résisterait à la torture, ne peut en supporter l'attirail : de même parmi tous les maux qui subjuguent et maîtrisent nos âmes, ceux-là font le plus d'effet qui parlent le plus aux yeux. Ce ne sont pas des maux moins graves que la faim, la soif, l'abcès qui gonfle l'estomac et la fièvre qui brûle les entrailles; mais ils sont cachés; ils n'ont rien qui froisse les regards, rien qui porte l'effroi. Pour les autres, il en est comme des grandes armées, qui par leur aspect et leur matériel décident la victoire en leur faveur.

Ayons donc grand soin de n'offenser personne. Tantôt c'est le peuple que nous devons redouter; tantôt, si le gouvernement de la cité est passé presque entièrement aux mains du sénat, ce sont les hommes en crédit dans ce corps; tantôt c'est chacun de ceux à qui est dévolue l'autorité du peuple sur le peuple même. Avoir tous ces gens pour amis, chose difficile : c'est assez de ne pas les avoir pour ennemis. Aussi le sage ne provoquera jamais le courroux des puissants; bien plus, il l'évitera, comme le navigateur évite les tempêtes. En gagnant la Sicile, tu as traversé le détroit. Un pilote téméraire méprise les menaces de l'auster (c'est le vent qui soulève la mer de Sicile et gonfle ses flots en tourbillons); il ne gouverne pas vers la gauche, mais longe le rivage près duquel Charybde ouvre ses abîmes. Au contraire, le pilote plus avisé demande à ceux qui connaissent les lieux quelle est la direction du courant, quels sont les pronostics des nuages, et il vogue loin de cette région que ses gouffres ont si décriée. Le sage fait de même : il évite la puissance qui peut lui nuire; mais il se garde avant tout de paraître l'éviter. Une partie de la sûreté consiste à ne pas faire profession de la chercher; car ce que l'on fuit, on le condamne. Soyons donc bien circonspects pour nous mettre en sûreté contre le vulgaire. D'abord n'ayons pas les mêmes désirs; on se querelle entre compétiteurs. Ensuite n'ayons rien qu'un ravisseur ait grand profit à nous enlever; portons le moins possible de butin qui donne l'envie de nous dépouiller. Personne ne verse le sang pour le verser, ou un pareil scélérat est bien rare.

Il y a plus de gens à calculer qu'à haïr. Le voleur laisse passer celui qui n'a rien : même dans un chemin assiégé de brigands, le pauvre voyage en paix. Un vieux pré-

cepte nous prescrit trois choses à éviter : la haine, l'envie, le mépris. Comment y réussir ? la sagesse seule nous le montrera. Car difficile est la juste mesure. Il faut se garder en fuyant l'envie de tomber dans le mépris, et en ne voulant écraser personne, de paraître homme à se laisser écraser soi-même. Pour beaucoup c'est une raison de craindre que d'inspirer soi-même de la crainte. Réduisons-nous de tous côtés (à la juste mesure) : le mépris n'est pas moins funeste que l'envie.

Ayons donc recours à la philosophie : les études philosophiques, je ne dis pas aux yeux des gens de bien, mais aux yeux même de ceux qui ne sont qu'à demi pervers, tiennent lieu de bandelettes sacrées. En effet, l'éloquence du Forum et tout autre genre d'éloquence qui s'adresse aux passions humaines suscite des rivalités. Mais (la philosophie) cette profession paisible et tout entière à son objet ne saurait tomber dans le mépris. Dans tous les arts, elle est honorée même par les hommes les plus pervers. Jamais la perversité n'acquerra de force, jamais ses complots ne prévaudront contre la vertu au point que le nom de philosophie cesse d'être vénérable et sacré. D'ailleurs, la philosophie veut être cultivée tranquillement et avec une sage réserve. — Hé quoi ! me diras-tu, est-ce que Marcus Caton te paraît un philosophe modéré, lui qui par son suffrage condamne la guerre civile, lui qui se jette entre les épées des chefs en fureur, lui qui, quand tous prennent parti pour ou contre César ou Pompée, les attaque à la fois tous les deux ? — On peut discuter avec toi la question de savoir s'il convenait au sage en ces circonstances de se mêler des affaires publiques. Que te proposes-tu, Marcus Caton ? Il ne s'agit plus de la liberté : elle a péri depuis longtemps. Il s'agit de décider

qui, de César ou de Pompée, tiendra la république en ses mains. Qu'as-tu de commun avec leur différend ? Aucun des deux partis n'est le tien. On se choisit un maître. Que t'importe le vainqueur ? Le meilleur des deux peut l'emporter; mais du moment qu'il sera vainqueur, il ne manquera pas d'être le pire des citoyens.

Je ne me suis attaché qu'au dernier rôle de Caton. Mais les années précédentes furent telles, qu'elles ne permettaient pas au sage de se commettre avec ceux qui volaient la république. A quoi aboutit Caton? Il vociféra, il prodigua les vaines paroles, tantôt enlevé dans les mains du peuple, couvert de crachats, emporté et traîné hors du Forum, tantôt conduit du sénat à la prison. Mais nous verrons bientôt si le sage doit perdre sa peine : en attendant, je te convoque près de ces stoïciens qui, exclus des affaires publiques, se sont enfermés dans la retraite pour cultiver la (vraie) vie et forger des lois au genre humain sans exciter les ressentiments du pouvoir. Le sage ne bouleversera point les mœurs publiques, et n'attirera point sur lui les regards du peuple par la singularité de sa conduite. — Quoi donc? me direz-vous, celui-là sera-t-il absolument en sûreté qui suivra ce plan de vie? — Je ne puis pas plus te le promettre que promettre la santé à un homme tempérant; et cependant la tempérance engendre la santé. Un navire périt parfois au port. Dis-moi, que ne peut-il pas arriver en pleine mer? Combien le péril n'est-il pas plus menaçant pour l'homme qui s'agite, qui tente des aventures, quand le repos même n'est pas sûr pour celui qui s'y livre? Il y a des innocents à périr : qui le nie? mais il y a bien plus de coupables. L'habileté (dans l'escrime) n'est pas compromise chez celui qui est atteint à travers son armure. Enfin le sage voit la réso-

lution en elle-même et non l'issue. Le commencement dépend de nous; la fortune décide de la fin; pourtant je ne lui accorde pas de disposer de moi. — Mais, direz-vous, elle m'apporte des ennuis, des contrariétés. — Le brigand, lorsqu'il m'assassine, n'est pas maître de moi.

Déjà ta main s'allonge pour recevoir le tribut du jour. Je vais la remplir de pièces d'or. Et puisque j'ai parlé d'or, voici le moyen de s'en rendre plus agréables l'usage et la jouissance : *Celui-là jouit le mieux des richesses, qui sait le mieux s'en passer.* — Quel est l'auteur? dis-tu. — Connais ma bonté d'âme; j'ai eu dessein de louer un adversaire : cette maxime est d'Épicure, de Métrodore ou de quelque autre de même boutique. Et qu'importe l'auteur? Il l'a dite pour tout le monde. Qui a besoin de richesses, tremble pour elles : or personne ne jouit d'un bien qui ôte le repos. On s'évertue pour les accroître, et, en y songeant, on oublie d'en jouir. On reçoit des comptes, on bat le pavé, on feuillette ses registres (livres de comptes); de maître on devient régisseur. Adieu.

XV

Des exercices du corps.

SOMMAIRE. — La meilleure santé est celle de l'esprit. Quant à la santé du corps, pas de soins exagérés, pas d'exercices violents, mais des exercices courts et faciles qui n'empêchent pas le travail de l'esprit.

C'est un usage antique perpétué jusqu'à nous de faire précéder les premiers mots d'une lettre de cette formule : « Si tu vas bien, j'en suis heureux; pour moi, je vais bien. » Et nous aussi nous pouvons dire : « Si tu te livres à la philosophie, j'en suis heureux. » — C'est là ce qui s'appelle vraiment se bien porter; sans cela l'âme est malade; le corps aussi, quelles que soient ses forces, n'a que les forces d'un furieux ou d'un frénétique. Soigne-moi donc avant tout la santé de l'âme, puis tu soigneras l'autre, qui ne te coûtera pas cher, si tu veux te bien porter. Sotte occupation, en effet, mon cher Lucilius, et bien peu digne d'un homme de lettres, que d'exercer ses bras, d'élargir son encolure et de fortifier ses reins : quand la graisse sera venue à souhait et que les muscles auront grossi, tu n'égaleras jamais ni les forces ni le poids d'un bœuf gras. Ajoute maintenant que l'embonpoint [illegible] grand étouffe l'esprit et l'alourdit. Aussi, tant que tu pourras,

tiens ton corps à l'étroit, mets ton âme au large. Que d'inconvénients pour ceux qui se livrent à ces exercices (du gymnase)! Leur violence épuise la force vitale et rend l'homme incapable d'application et d'études soutenues. Ensuite, avec l'abondance des aliments, la finesse de l'esprit s'émousse. A cela joins des esclaves de la dernière marque pris pour maîtres, des êtres partagés entre l'huile et le vin, qui ont passé la journée à souhait quand ils ont bien sué, et quand, pour remplacer la sueur versée, ils ont fait de copieuses libations qui pénètrent plus avant dans un estomac à jeun. Boire et suer : voilà le régime de l'estomac débilité. Il y a des exercices faciles et courts qui fatiguent le corps aussitôt et ménagent le temps, ce dont il faut surtout tenir compte. Courir, agiter les bras chargés de haltères, exécuter des sauts en hauteur, en longueur, faire ce que j'appelle le saut des saliens, ou, ce qui est moins noble, le saut du foulon : voilà des exercices entre lesquels tu choisiras celui qui te plaira. Rends-le facile par l'usage; mais, quel qu'il soit, reviens promptement du corps à l'âme : c'est elle qu'il faut exercer nuit et jour; elle s'alimente à peu de frais. L'exercice de l'âme ne trouve d'obstacle ni dans le froid, ni dans la chaleur, ni même dans la vieillesse. Soigne un bien qui s'améliore avec le temps. Je ne te prescris pas d'être toujours penché sur un livre ou sur des tablettes : il faut laisser à l'esprit quelque relâche, de façon à le détendre sans l'alanguir. Le mouvement de la litière ébranle aussi le corps et ne nuit pas à l'étude ; tu peux lire, dicter, parler, écouter ; la promenade même n'empêche rien de tout cela. Ne dédaigne pas non plus de développer ta voix ; je te défends de l'élever et de l'abaisser par degrés et par modulations réglées. Que si tu veux

ensuite apprendre à marcher, va trouver ces gens à qui la faim a inspiré des industries nouvelles. Ils régleront tes pas, étudieront pendant ton repos le mouvement de tes mâchoires, et iront aussi loin que par ta patience et ta crédulité tu auras laissé aller leur impudence.

Quoi donc, ta voix commencera-t-elle tout d'abord par des éclats et par le ton le plus élevé? Il est à tel point naturel de s'échauffer insensiblement, que les plaideurs (avocats) débutent aussi par le ton de la conversation, et peu à peu s'élèvent jusqu'aux vociférations : aucun n'en appelle tout d'abord à la foi du peuple romain. Ainsi donc, suis le mouvement de ton âme; discute avec tes voisins, tantôt plus chaleureusement, tantôt plus modérément, selon la force de ta voix et de tes poumons. Que ta voix descende doucement lorsque tu la reprends et la ramènes aux intonations naturelles; qu'elle ne tombe pas. Qu'elle garde la juste mesure de l'âme qui doit la régler, et qu'elle ne s'emporte pas comme celle d'un grossier et d'un rustre. Il ne s'agit pas, en effet, d'exercer sa voix, mais de s'exercer par elle.

Je viens de te délivrer d'un fameux souci; à ce service j'ajouterai un petit cadeau, un présent d'origine grecque. Voici un remarquable précepte : *La sotte vie est sans jouissances et inquiète. Elle se porte tout entière vers l'avenir.* — Qui dit cela? demanderas-tu. — L'auteur des précédentes maximes. — Mais quelle est maintenant cette vie à laquelle tu crois devoir donner le titre de sotte? Celle de Baba et d'Ision? — Non, c'est la nôtre, à nous que d'aveugles passions précipitent vers des jouissances qui nous perdront sans jamais nous rassasier; à nous qui serions déjà satisfaits si quelque chose nous pouvait satisfaire; à nous qui ne pensons pas combien

il est agréable de ne rien demander, combien il est magnanime de se montrer content et de ne pas dépendre de la fortune. Souviens-toi donc parfois, Lucilius, combien tu as acquis. En voyant combien il y en a devant toi, songe combien il y en a derrière. Si tu veux être reconnaissant envers les dieux et envers ta vie (ta destinée), pense au nombre de ceux que tu as déjà devancés. Et pourquoi te comparer aux autres? Tu t'es devancé toi-même. Fixe-toi une limite que tu ne puisses franchir, lors même que tu le voudrais : ils disparaîtront un jour, ces biens illusoires, plus doux pour ceux qui les espèrent que pour ceux qui les possèdent. S'il y avait en eux quelque chose de solide, ils finiraient par remplir l'âme : or il ne font qu'exciter la soif de ceux qui s'en abreuvent. Les brillants dehors sont choses qui changent; et les biens qui sont le jouet d'un avenir incertain, pourquoi obtiendrais-je plutôt de la fortune qu'elle me les accorde, que de moi (la sagesse) de ne pas les demander? Or pourquoi les demander? Oublieux de la fragilité humaine, me mettrai-je à amasser? Dans quel but travaillerais-je? Le jour qui luit est mon dernier, ou, pour n'être pas le dernier, il n'en est pas moins très rapproché du dernier. Adieu.

XVI

Que la philosophie doit régler notre vie.

SOMMAIRE. — Point de vie heureuse sans l'étude de la philosophie! Étudions-la, non comme une distraction, mais comme la science de ce qu'il faut faire et éviter.

Une chose est claire pour toi, Lucilius, je le sais, c'est que personne ne peut vivre d'une vie heureuse, ni même d'une vie supportable, sans l'étude de la sagesse; que la vie devient heureuse avec la sagesse parfaite, et qu'elle ne saurait être tolérable qu'avec une sagesse au moins ébauchée. Mais ce qui est clair, il faut l'affermir, le fixer plus avant dans l'âme par la méditation quotidienne : on a plus de peine à garder ses bonnes résolutions qu'à les prendre. Il faut persévérer, et, au moyen d'une étude assidue, gagner de la force, jusqu'à ce que l'inclination au bien se change en vertu. Tu n'as pas besoin de longues et prolixes affirmations pour me faire comprendre que tu as beaucoup profité. L'inspiration de tes écrits, je sais d'où elle vient : il n'y a ni fiction ni couleur. Je dirai pourtant ma pensée : tu me donnes des espérances, non encore de la confiance. Je veux que tu fasses de même ; tu ne dois te fier à toi ni vite ni faci-

lement. Examine-toi, scrute-toi de fond en comble; observe et vois bien avant tout si tu as progressé dans la philosophie ou dans la vie elle-même. La philosophie n'est pas un métier populaire et fait pour la montre : on ne s'y paye point de mots, mais de choses. Son but n'est pas de faire passer les jours avec plus ou moins de charme, et d'ôter au loisir sa fadeur. Elle forme l'âme et la façonne; elle ordonne la vie, règle les actions, montre ce qu'il y a à faire et à éviter; elle s'assied au gouvernail et dirige la course des navigateurs au travers des écueils. Sans elle personne ne saurait vivre exempt de crainte et de souci. A chaque heure surviennent des accidents innombrables qui exigent une prudence dont seule elle a le secret. — Mais, dira quelqu'un, que me sert la philosophie, s'il existe un destin? Que me sert-elle, si Dieu conduit toutes choses? Que me sert-elle, si le hasard commande? En effet, le certain ne peut changer, et l'on ne se prémunit pas contre l'incertain; mais ou Dieu a prévenu mon dessein et a décrété ce que je ferais, ou la fortune ne laisse rien à mon initiative. — Quelle que soit la valeur de ces suppositions, fussent-elles les seules possibles, je te dirais encore : « Livrons-nous à la philosophie. » Soit que les destins nous enserrent dans leur inexorable loi, soit qu'un Dieu, arbitre de l'univers, y dispose de tout, soit que le hasard pousse et remue à l'aventure et pêle-mêle les événements humains, la philosophie doit être notre sauvegarde. Elle nous dira d'obéir à Dieu volontiers et de résister opiniâtrément à la fortune; elle nous dira de nous soumettre à la divinité et de supporter les coups du hasard. Mais ce n'est pas le moment maintenant d'en venir à discuter ce qui reste au libre arbitre de l'homme, si la Providence le gouverne,

ou si la chaîne des destins le lie et l'entraîne, ou s'il est le jouet des suprises et des accidents du hasard; je reprends mes conseils et mes exhortations : ne laisse point l'élan de ton âme faillir et se refroidir. Maintiens-le, fixe-le, afin que, de mouvement passager qu'il est aujourd'hui, il devienne un état habituel de ton âme.

Dès les premières lignes de cette lettre, ou je te connais mal, tu chercheras à savoir quel petit cadeau elle t'apporte. Épluche-la bien, et tu trouveras. Tu n'as pas lieu d'admirer mon esprit : je fais encore le généreux avec le bien d'autrui. — Pourquoi dis-je le bien d'autrui ? Tout ce qu'un autre a dit de bon m'appartient. Il en est ainsi de cette maxime d'Épicure : *Si tu vis conformément à la nature, tu ne seras jamais pauvre; si tu te règles sur l'opinion, tu ne seras jamais riche.*

Petites sont les exigences de la nature, sans bornes celles de l'opinion. Possède, accumulés en tes mains, tous les trésors de plusieurs opulents personnages. Que la fortune te fasse dépasser la mesure des richesses d'un particulier, qu'elle te couvre d'or, te vêtisse de pourpre, qu'elle te prodigue les délices et l'opulence au point que tu caches la terre sous tes marbres, au point qu'il te soit loisible, non seulement de posséder, mais de fouler aux pieds tes richesses. Qu'à cela se joignent des statues et des peintures, et tout ce qu'aucun art a jamais fait pour le luxe. Avec tous ces biens, tu n'apprendras qu'à en désirer de plus grands. Les désirs naturels ont des bornes; ceux qui naissent d'une fausse opinion n'ont pas de limites déterminées; car le faux ne connaît point de limites.

Qui marche droit sur une route arrive à un terme. Qui marche en tous sens a devant lui l'immensité. Re-

nonce donc aux vaines opinions, et quand tu voudras savoir si ce que tu souhaites répond à un désir naturel ou à un désir aveugle, examine s'il peut s'arrêter quelque part. Après une longue étape, t'en reste-t-il toujours une plus longue, tu n'es pas, sois-en sûr, dans le sentier de la nature. Adieu.

FIN

TABLE

I. — Sur l'emploi du temps. 5
II. — Des voyages et de la lecture. 8
III. — Du choix des amis. 10
IV. — De la crainte de la mort 12
V. — Manière de vivre du vrai philosophe. 16
VI. — De la véritable amitié 19
VII. — Qu'il faut éviter la foule. 22
VIII. — A quoi le sage doit employer ses soins dans la retraite 26
IX. — Le sage a-t-il besoin d'amis ? 30
X. — Utilité de la retraite 37
XI. — Ce que vaut la philosophie dans la correction des défauts 40
XII. — Désavantages de la vieillesse. — De la crainte de la mort 44
XIII. — Que la vraie philosophie apprend au sage à être courageux dans le malheur et à ne pas craindre l'avenir 49
XIV. — Comment et jusqu'à quel point il faut avoir soin de son corps. 55
XV. — Des exercices du corps 61
XVI. — Que la philosophie doit régler notre vie. 65

17869. — Tours, impr. Mame.

CLASSIQUES DE L'ALLIANCE DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

PHILOSOPHIE

Histoire de la philosophie, conforme au programme, par le R. P. REGNAULT. In-8°. . . . . 2 »

Cours de Philosophie, conforme au programme, par le R. P. REGNAULT. In-8°. . . . . 5 »

Notions de philosophie, ed. conforme au programme du baccal. es sciences, par le R. P. REGNAULT. In-8°. 1 75

Tableaux de philosophie et d'histoire de la philosophie, et analyse des auteurs de la classe de philosophie, conformes au programme, par le R. P. REGNAULT. In-8° jésus

Éléments de philosophie, par Mgr de FERRETI. In-12. . . . . 2 »

Précis de l'histoire de la philosophie, conforme au programme, par M. l'abbé P. JARRIS. Gr in-18 2 »

Cours de législation usuelle, par M. F. PAULMIER. Gr. in 18. . 2 75

AUTEURS FRANÇAIS

Bossuet — De la Connaissance de Dieu et de soi-même. Métaphysique ou Traité des causes, par M. l'abbé J. MARTIN. Gr. in-18. . 1 80

Condillac. — Traité des sensations (livre I), par M. l'abbé DRIOUX Gr. in-18 . . . . . 1 40

Descartes. — Discours de la Méthode, pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, avec une étude sur la philosophie de Descartes et des notes, par M. l'abbé J. MARTIN. Gr in-18. . . . . 1 »

Descartes — Première Méditation, avec une notice biographique, une étude sur la philosophie de Descartes et sur les six Méditations, par M. l'abbé J. MARTIN Gr. in 18 . » 60

Descartes — Les Principes de la philosophie (livre I), par M. l'abbé DRIOUX Gr. in-18. . . . . 1 50

Fénelon — Traité de l'existence de Dieu et de ses attributs, avec une notice et une étude sur la philosophie de Fénelon, par M. l'abbé J. MARTIN. Gr. in-18 . . . . 1 80

Leibniz. — La Monadologie, précédée d'une notice biographique sur Leibniz, sur ses travaux, sur ses ouvrages, et d'une importante étude sur sa doctrine, par M. l'abbé J. MARTIN. Gr. in-18 . . . . . 1 25

Leibniz — Nouveaux essais sur l'entendement humain, avant-propos et livre I, par M. J.-H. VÉRIN. Gr. in-18 . . . . . 1 »

Malebranche. — De la recherche de la vérité (livre II) (**De l'imagination**) : 1re partie, ch. I et V; 2e et 3e parties en entier, par le R. P. LARGENT. Gr. in-18. . . . 1 50

Pascal — Opuscules philosophiques. De l'Esprit géométrique; de l'Art de persuader; de l'Autorité en matière de philosophie; Entretien avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne, par M. l'abbé VIALARD Gr. in-18 broché. . . . . » 75

AUTEURS LATINS

Cicéron. — De Natura deorum (livre II), par M. l'abbé RODILLON. Gr. in-18. . . . . 2 »

Cicéron — De la Nature des dieux, (liv. II) Trad. française correcte, par M. l'abbé RODILLON Gr. in-18 1 »

Cicéron. — De Officiis (Livre I.) Texte revu et annoté par M. l'abbé RODILLON (*Sous presse*)

Cicéron. — Des Devoirs (Livre I) Traduction française correcte, par M. l'abbé RODILLON (*Sous presse*)

Cicéron — De Legibus (livre I), par un prof. de philosophie Gr. in-18 » 75

Cicéron. — Des Lois (livre I). Traduction française, par un professeur de philosophie. Gr. in-18 . . » 75

Sénèque — Lettres à Lucilius. Les seize premières, trad. française par M. l'abbé BERNIER.

Sénèque. — De Vita beata, par un prof. de philosophie. Gr. in-18 » 75

Sénèque. — De la Vie heureuse. Traduction française Gr. in-18. » 75

AUTEURS GRECS

Aristote. — La Morale à Nicomaque (livre VIII), par M. l'abbé J. MARTIN. Gr. in-18 . . . . . 1 »

Aristote. — Éthique à Nicomaque (livre X), par M. VÉRIN. Grand in-18 . . . . . » 60

Aristote — Éthique à Nicomaque (livre X). Traduction, par M. VÉRIN. Gr. in-18 . . . . . 1 25

Épictète (Manuel d') Texte grec. (*En préparation.*)

Épictète (Manuel d') Nouvelle trad. avec une étude sur le stoïcisme et des notes, par M. l'abbé A. JULIEN. Gr. in-18. . . . . 1 »

Platon. — Apologie de Socrate, revu et annoté par M. l'abbé MAUNOURY. Gr. in 18 . . . . . » 60

Platon — La République (livre VI), par M. ARNAUD. Gr. in-18 . . 1 25

Platon. — La République (livre VI). Traduction mot à mot et traduction française correcte, par Mr CELLES. Gr in-18 . . . . . 1 50

Platon. — La République (liv. VIII), par M. l'abbé J. MARTIN. Grand in-18. . . . . 1 40

Xénophon — Entretiens mémorables de Socrate (livre I), par M. l'abbé QUENTIER Gr. in-18 » 60

17969 — Tours, impr. Mame.